

Les Monts Métallifères présentent

Pb82

Pb82, c'est le plomb dans le tableau périodique des éléments. Un métal dense, sombre, toxique, pour une collection de fictions qui ne le seront pas moins.

Contre l'hégémonie du feel good, nous croyons en effet aux vertus émancipatrices du feel bad : il n'y a que l'inconfort qui nous questionne, il n'y a que l'inconnu qui nous fasse réfléchir. Et aujourd'hui moins que jamais la littérature n'a vocation à rassurer, réconforter, consoler... en un mot à nous faire nous sentir bien et nous rendre le réel plus acceptable.

Cette collection est donc dédiée aux fictions sombres, glauques, violentes, plombantes, qui explorent les galeries les plus noires de l'existence humaine.

Cela n'exclut ni le plaisir de la lecture, ni l'humour, mais c'est alors l'humour absurde et bouffon qui nous sauve de la folie devant l'horreur.

ALBIN

Martín Harníček

Traduit du tchèque par Benoit Meunier

 MONTS
MÉTALLIFÈRES

LE PRÉDICATEUR S'ÉLOIGNA DE LA FENÊTRE. Son corps tout entier fut pris d'un soubresaut à la vue de la marée de chair humaine qui ondoyait là-bas, s'enchevêtrait et exhibait sa propre multitude. Le phénomène n'avait rien d'extraordinaire et pourtant, le prédicateur ressentait un abattement qu'il ne pouvait pas s'expliquer.

La jeune femme qu'il avait épousée peu de temps auparavant pour sa beauté et sa noblesse d'âme lui souriait avec pudeur. Elle savait qu'avant peu, l'homme viendrait la rejoindre sur sa couche.

Le prédicateur ne la déçut pas.

Il s'approcha et s'assit sur le lit. Il caressa le bras de sa femme et sentit le duvet qui le couvrait se dresser par amour. Pensif, il laissa son regard errer sur son visage bien-aimé, puis se détourna, et ses yeux se portèrent vers la fenêtre. Quelques instants plus tôt, il s'était senti défaillir ; à présent, il savait précisément le motif de sa tristesse.

– Mais que faire ? demanda-t-il, lugubre.

Sa femme ne chercha pas à savoir de quoi il parlait. Elle pensait qu'il serait inconvenant de montrer que ses pensées n'étaient pas tout à fait à l'unisson avec celles de son mari, que le fond de son âme lui était caché. Elle sourit avec compassion et poussa un léger soupir pour prouver qu'elle partageait ses tourments.

– Que faire, Isabela ? dit à nouveau l’homme.

Elle lui répondit :

– Comment le saurais-je, moi, si toi, tu ignores le chemin ?

La réponse était fine et le prédicateur sut l’apprécier.

– Il faut faire quelque chose. Ils sont si nombreux, si nombreux ! reprit-il, l’air tourmenté.

À présent, Isabela savait ce qui affligeait le cœur de son mari et elle pouvait répondre avec plus d’assurance. Elle étreignit le prédicateur :

– Pourquoi donc te faire du souci ? Pourquoi penser à ça ? Tu sais bien que d’autres que toi cherchent à résoudre la question. Et ils le font dans l’intérêt de tous.

– C’est vrai. Ils ont émis un décret. Je n’étais pas encore né quand il est sorti. Et pourtant, regarde-moi ça ! Tu crois que la terreur que ce décret inspire sert à quoi que ce soit ? Malgré tout le sang versé, nous ne sommes pas moins nombreux.

– J’imagine qu’on a du mal à s’en rendre compte, c’est tout. Mais tu sais très bien comment ça se passe. Les statistiques officielles nous renseignent parfaitement. Et les actes aussi. Les Comités font ce qu’ils peuvent, répondit Isabela en faisant mine de s’opposer vaguement à son mari.

– Les Comités ! s’écria le prédicateur en bondissant du lit. Ils ne nous apportent rien de bon ! Les Comités ! Sans eux, nous serions plus libres !

Il frappa du poing contre le mur et s’écria de nouveau :

– Les Comités !

Isabela considérait la colère du prédicateur avec stupeur :

– Et qu’est-ce que tu voudrais d’autre, mon amour ? Les Comités sont là pour mettre fin à la cause de tes soucis. Et toi, au lieu de les soutenir, tu les maudis. Pourquoi ?

Le prédicateur se rassit.

– Nous sommes jeunes, Isabela. On pourrait croire que les activités des Comités ne nous concernent pas. Mais, comme je le dis souvent, c'est une terrible illusion. Si on met de côté l'aspect inhumain, qui devrait nous révolter au moins intérieurement, avant que tu n'aies le temps de t'en rendre compte, tu auras atteint l'âge de voir venir en tremblant les agents du Comité te chercher.

Le prédicateur avait prononcé ces derniers mots tout bas, tête baissée. Isabela l'embrassa :

– N'y pense donc pas. C'est encore loin. Savoure l'instant présent. Nous sommes jeunes, et nous nous aimons.

Et en cela, elle avait parfaitement raison. Ils s'aimaient beaucoup, et ils étaient également très jeunes.

Isabela n'avait pas encore atteint sa vingt-et-unième année, elle était belle et son mari nourrissait à son égard les sentiments les plus ardents. Lui-même n'était pas beaucoup plus âgé : il venait juste de fêter ses vingt-trois ans. Isabela ressentait pour lui de l'admiration et un amour tendre ; ensemble, ils formaient un jeune couple parfait, et seule sa décision concernant l'enfant aurait sans doute pu nuire à l'harmonie du tableau qu'ils formaient. Mais le prédicateur était d'accord avec elle, ils avaient déjà discuté de cette question à de nombreuses reprises et étaient toujours parvenus à la même conclusion.

Le prédicateur porta un regard empli d'amour à la belle jeune femme et se pencha vers elle. Elle ferma à demi les yeux. Il s'allongea près d'elle. En quelques mouvements lestes, ils étaient nus. Chacun sentait la peau de l'autre contre la sienne et il ne leur manquait presque plus rien pour atteindre au bonheur.

Il la caressait, elle le caressait en retour ; leur désir fut bref et s'enflamma et il s'allongea sur elle.

À cet instant, des citations tirées des sermons qu'il avait encore le droit de prononcer en public et d'autres (ils étaient plus nombreux) désormais interdits défilaient devant ses yeux.

Oui, il le ferait. Il n'avait pas lui-même assez de force pour s'opposer personnellement aux Comités. Mais pourquoi quelqu'un issu de son sang, de son âme, ne pourrait-il pas le faire ? Il donnerait au monde son sauveur ! Il fallait trouver une solution.

À présent, il savait ce qu'il voulait et n'avait pas peur d'y songer. C'était nécessaire. Pour son salut comme pour celui d'autrui. Pour le salut du monde.

Isabela s'agitait, les yeux à demi fermés, elle s'échauffait à l'idée de l'amour, s'abandonnait à son plaisir. Quelques instants plus tard, elle ressentit celui de son mari. Pendant un moment, elle resta ainsi, submergée par le bien-être.

Puis elle prit soudain conscience de ce qu'il avait fait.

Son corps se raidit brusquement. Pendant un instant, elle fut prise d'une terreur, d'une violente angoisse. Mais le spasme de peur disparut rapidement et elle repoussa brutalement le prédicateur alors que des larmes de colère ruisselaient de ses yeux. Elle s'assit sur le lit et frappa son compagnon au visage.

– Espèce de... espèce de...

Ses yeux lançaient des éclairs de rage tandis qu'elle cherchait le mot qui pourrait exprimer la haine qu'elle ressentait à présent. De nouveau, elle frappa l'homme de son poing fermé, puis elle ouvrit la main et laboura son visage avec ses ongles.

– Comment tu as pu faire une chose pareille ? Comment ? demanda-t-elle alors qu'il restait devant elle, impassible.

Il était conscient de sa faute et en éprouvait du regret. Et pourtant, sa résolution était ferme : s'il n'avait pu la mettre à exécution, il aurait à nouveau tenté la fois suivante. Il tendait la joue face à sa colère, confiant dans le fait que, lorsqu'elle serait pas-

sée, Isabela comprendrait ses motivations ; sa foi l'incitait à penser qu'elle se rangerait à son avis.

– Assassin ! s'écria-t-elle, épuisée, frissonnante, et elle retomba, face contre l'oreiller, en pleurs, tremblant de tout son corps.

Il embrassa sa nuque. Il remarqua que, sur les draps, fleurissaient des taches écarlates formées par le sang qui coulait de son visage griffé.

– Isabela, chuchota-t-il sans pouvoir lui non plus retenir ses larmes, Isabela. Pardonne-moi. Il le fallait. Je t'aime, crois-moi. J'ai fait ça par amour pour toi, pour ton salut. Pour ton salut et celui du monde.

Elle tourna vers lui son visage déformé par l'angoisse et la colère :

– Ah, tu veux sauver le monde de cette façon ? En me détruisant ? Moi qui t'aimais, moi qui avais confiance en toi ?

Moi qui t'aimais ! Ces mots le touchèrent au plus profond de lui-même. Il devait donc perdre son amour pour quelques gouttes de semence ?

– Isabela ! s'écria-t-il. Pardonne-moi ! Rien ne dit que tu tomberas vraiment enceinte ! Et même si c'était le cas, est-ce qu'il ne serait pas facile d'y remédier ? Isabela, répéta-t-il en caressant son dos frissonnant.

À présent, il se lamentait encore plus qu'elle, le cœur brisé. Elle résista pendant encore un moment, puis finit par saisir sa tête blessée :

– De quel remède parles-tu ? Tu es prédicateur. L'un des derniers justes en ce bas-monde. Et tu voudrais que je remédie à ma grossesse ? Ton opinion sur ce genre de remède, je la connais. Non, exiger de toi que tu vives avec une femme qui a commis un tel acte, ce serait trop te demander. Je ne pourrai jamais faire ça.

Le prédicateur se serra contre la jeune fille et, malgré la douleur qu'il ressentait au visage, il perçut tout l'amour qui irradiait d'elle.

– Alors tu ne m'en veux plus ? Tu ne me quitteras pas ?

Elle lui jeta un regard surpris :

– Comment pourrais-je te quitter ? Je n'ai que toi. Et je t'aime.

Le cœur du prédicateur s'envola vers celui de la jeune femme.

Il se pencha vers elle, ils s'enlacèrent. Il se mit à lui chuchoter à l'oreille ; il expliquait, elle acquiesçait, d'abord un peu à contrecœur, mais il fallut peu de temps pour que l'harmonie revienne entre eux ; leur amour n'avait pas faibli et, alors qu'ils semblaient d'accord pour espérer que la jeune femme ne tomberait pas enceinte, au fond, ils désiraient tous deux le contraire, ce qu'ils confirmèrent en renouvelant leurs étreintes fatales.

Et leur désir fut exaucé.

Peu de temps après, il fut clair qu'Isabela allait être mère.

Chaque soir, le prédicateur lui demandait pardon, et, chaque soir, elle se faisait un plaisir de le lui accorder. Même si elle ne le disait pas tout haut, au fond d'elle-même, elle se réjouissait et était franchement résolue à l'idée d'engendrer l'enfant qui allait mener l'humanité vers un monde meilleur.

Lorsque, plus tard, son ventre eut grossi au point qu'elle avait du mal à se déplacer, elle le tenait à deux mains et sentait la vie du sauveur bouillonner.

La naissance du garçon fut accueillie avec embarras.

Le prédicateur ressentait une joie sincère, il ne parvenait pas à fermer l'œil tant il était heureux, mais, à l'extérieur, il donnait l'impression que l'enfant le répugnait et le dérangeait.

La mère, quant à elle, faisait à l'enfant des grimaces de haine et l'injurait, mais, dans son esprit, l'amour pour lui avait raison de tout autre sentiment.

Jusqu'à ce qu'un soir, ils se retrouvent tous deux au-dessus du petit corps de l'enfant et se sourient mutuellement : ils furent obligés d'admettre qu'ils vouaient un amour vibrant au fruit de leurs étreintes.

– Nous ne pouvons plus nous mentir, Isabela, dit le prédicateur. Nous sommes heureux.

Elle acquiesça, prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa pour la première fois devant son mari. Le prédicateur s'approcha, eut un sourire timide, puis il déposa lui aussi un tendre baiser sur l'adorable front du nourrisson.

Ils étaient tous les deux très fiers de leur magnifique enfant. Ils ne doutaient pas qu'il deviendrait célèbre et, dans le calme et l'intimité de leur foyer, ils se réjouissaient, faisaient des projets, des prédictions. Ils étaient convaincus de la puissance avec laquelle l'esprit de leur rejeton allait gouverner ; même s'ils étaient souvent tristes à l'idée qu'eux-mêmes ne vivraient pas assez longtemps pour voir son triomphe, leur chagrin était balayé par l'idée que c'étaient eux qui avaient mis cet être au monde.

De son côté, le garçon grandissait et il fut bientôt capable de se tenir sur ses jambes. Isabela le tenait par la main, elle l'entraînait à travers la marée humaine qui inondait les rues, fière que de nombreux passants ne puissent passer près de lui sans le remarquer. Souvent, en effet, quelqu'un s'arrêtait, caressait l'enfant et engageait la conversation :

– Quel beau petit garçon. Comment s'appelle-t-il ?

– Albin, répondait Isabela.

Lorsqu'il eut sept ans, il se produisit la chose suivante : dans une cour, à l'endroit précis où les rayons du soleil étaient les plus nombreux, un grand chat noir se chauffait comme à son habitude, laissant libre court à sa paresse. La chaleur était agréable

et l'idée de se lever pour guetter un moineau ou tenter d'attraper une souris un peu trop téméraire ne lui serait pas venue à l'esprit. Il profitait du soleil sans remuer, sans ronronner.

Il ne pouvait pas se douter que cette immobilité lui serait fatale.

Près de lui se tenait un garçon avec une pierre à la main. Si le chat avait été en train de courir, Albin, alors âgé de sept ans, aurait eu bien du mal à l'atteindre. Mais, ainsi allongé, l'animal offrait une cible parfaite.

Albin brandit la pierre et la lança.

Le coup fut remarquablement précis.

Albin courut jusqu'au chat, et le toucha. Du sang coulait de la tête couverte de poils. Cette vision provoqua chez Albin une joie sincère. Il sortit de sa poche une corde, qu'il employa pour nouer savamment les pattes de l'animal : d'abord les pattes avant, puis les pattes arrière, enfin les quatre pattes ensemble.

Albin eut un rire.

Ce son sembla tirer le chat de sa torpeur. Il poussa un miaulement plaintif et tenta de se libérer. On voyait qu'il ne se sentait pas bien : il avait des sursauts de terreur et, pressentant un nouveau danger, il avait décidé de fuir.

Mais ses pattes liées lui interdisaient tout mouvement.

Albin rit de nouveau en voyant le chat déployer ses efforts en vain. Qui plus est, la flaque de sang qui baignait la tête de l'animal s'agrandissait, ce qui contribuait à la joie de l'enfant.

Albin sortit un canif de sa poche.

Pressentant un mauvais coup, le chat cessa un temps ses vaines tentatives pour se libérer de ses liens et observa la main du garçon, méfiant.

Ce regard ne dura pas longtemps.

Quelques instants plus tard, il avait perdu les deux yeux.

Il poussait des miaulements si affolés, si désespérés qu'ils devaient résonner bien au-delà de la palissade entourant la cour.

Mais si l'animal croyait attendre l'enfant par ses cris, il était dans l'erreur la plus totale. Ce dernier, à l'inverse, était fort satisfait, et il se mit à tordre sans vergogne les pattes nouées du chat, provoquant au passage un véritable concert de cris de douleur.

Albin aimait jouer, et il ne lui serait jamais venu à l'idée que sa mère puisse le lui interdire. Isabela accourut, poussa des cris de colère et se mit à gifler le garçon, qui n'avait jamais connu une chose pareille. Il était presque aussi stupéfait que le chat lorsqu'il avait croisé sa route.

L'enfant ne tenta pas de cacher son visage dans ses mains, au contraire : de ses grands et beaux yeux, il scrutait sa mère, laquelle, sous l'effet de cet étrange regard qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer, finit par se maîtriser et se mit à lui expliquer à travers ses larmes que ça ne se faisait pas, que le chat devait avoir mal et qu'il était très vilain de faire du mal aux autres en général.

– Albin, comment une idée pareille a-t-elle pu te venir en tête ? Regarde ce pauvre chat. Détache-le tout de suite.

Albin s'exécuta, mais c'est avec satisfaction qu'il dit à sa mère en se retournant :

– Il est mort, de toute façon.

Isabela tremblait de tous ses membres.

– Tu l'as tué ? Pourquoi tu as fait ça ? Qu'est-ce qu'il t'avait fait ?

Albin n'avait encore jamais vu sa mère aussi en colère ; il ressentait la douleur qui la traversait et, malgré sa peur, il avait grand plaisir à voir que ses actes la faisaient souffrir.

L'enfant considéra qu'il serait plus sage de se taire et de garder les yeux rivés au sol. Ainsi qu'il le souhaitait, Isabela interpréta cette attitude comme une forme de repentir. Elle soupira

et souleva avec dégoût et tristesse le chat mort, qu'elle jeta dans une grande poubelle nauséabonde située dans un coin de la cour.

– Albin, si tu refais ça un jour, dit-elle en tenant le visage de son fils devant elle et en se forçant à soutenir son regard, tu recevras une correction pire que tout ce que tu pourrais imaginer. C'est compris ?

Albin avait compris.

En esprit, il décida de ne pas renoncer au plaisir qu'il avait ressenti ce jour-là, mais d'agir désormais de façon à ne pas être pris en flagrant délit.

Le prédicateur n'apprit la nouvelle du comportement de son fils qu'une fois celui-ci endormi. Isabela ne souhaitait pas que l'enfant entende leur conversation. Après avoir longuement examiné tous les aspects de la chose, elle parvint à la conclusion qu'il était nécessaire de tout dire à son mari. Même si, dans son récit, elle s'efforça d'alléger quelque peu la brutalité de son fils, le prédicateur fut profondément alarmé. En entendant les mots de sa femme, il ne lui coupa pas la parole une seule fois, et, quand elle eut fini, il se prit la tête dans les mains :

– Mais comment cela a pu arriver ? Où est-ce que nous avons échoué ?

Isabela le caressa.

– Ne te reproche rien. Peut-être que tous les enfants de cet âge son aussi cruels que lui.

– J'ai eu son âge, moi aussi, et jamais il ne me serait venu à l'esprit de faire une chose pareille, rétorqua le prédicateur. Un voyou. C'est un voyou, rien d'autre, et je devrais le battre, lui fracasser la tête à mon tour.

Isabela savait qu'Albin méritait une bonne correction, mais elle était résolue à empêcher le prédicateur de passer à l'acte.

Elle n'aurait jamais supporté la vue de son fils corrigé, et elle était en outre persuadée, ou du moins aurait-elle aimé l'être, que si on ne rappelait pas à Albin la faute qu'il avait commise, il l'oublierait avec le temps, et peut-être ne se livrerait-il plus jamais à une telle barbarie.

À ce moment, le prédicateur la saisit brusquement :

– Isabela, écoute-moi. Personne ne l'a vu ? Tu es certaine qu'il n'a pas été vu ?

Isabela fut déconcertée pendant quelques instants, incapable de se souvenir si quelqu'un d'autre qu'elle avait pu assister à la scène, et espérant de tout son cœur que ce ne soit pas le cas.

– Réfléchis bien. Personne n'a pu voir à quel point notre fils est cruel ? Surtout les Kirstenhanzel. Tu sais ce que ça voudrait dire, s'ils l'apprenaient ? ajouta le prédicateur avec anxiété.

Isabela était pleinement consciente des conséquences potentielles. Elle tâchait fiévreusement de se remémorer la scène, se souvint avec terreur que la chose ne lui avait pas traversé l'esprit, qu'elle n'avait pas regardé autour d'elle dans la cour, et, finalement, décida d'affirmer, la conscience tranquille, qu'elle n'avait vu aucun témoin.

– Bon, soupira le prédicateur en tremblant à l'idée qu'elle puisse se tromper. Surveille-le bien, désormais. Il ne faut pas que ça se reproduise.

Ce soir-là, ils ne se couchèrent pas l'esprit léger, mais se consolèrent en pensant que la chose n'aurait plus jamais lieu, et qu'elle n'avait été vue de personne.

Pourtant, au même instant, l'évènement était également discuté par d'autres personnes : chez ces Kirstenhanzel dont le prédicateur avait si peur.

Comme dans tous les autres immeubles, les Comités avaient leurs informateurs, lesquels avaient pour devoir de surveiller

et d'observer les habitants, de transmettre un rapport quotidien et de mentionner tout individu dangereux ou, au contraire, prometteur.

Dans l'immeuble du prédicateur, cette importante fonction était remplie par Alexei Kirstenhanzel, un petit homme détestable qui occupait avec sa sœur, une femme plus toute jeune, le plus bel appartement du bâtiment.

Kirstenhanzel n'avait pas été directement témoin des actes d'Albin. À ce moment-là, il participait à un vote pour le Comité local ; sa sœur, cependant, qui se faisait un plaisir de remplir ses devoirs pendant son absence, était ravie de pouvoir accueillir Alexei avec une bonne nouvelle.

Elle attendit que, comme chaque soir, son frère relève le courrier, parcoure les nouvelles, trie les missives et les prépare pour les dénonciations du lendemain. Ensuite, par politesse, elle le laissa raconter ce qui s'était passé ce jour-là au sein du Comité local, puis elle se mit enfin, sur un ton délibérément indifférent, à relater les événements.

Dès qu'elle eut entamé son récit, Kirstenhanzel devint attentif. Il avait pour mission de surveiller le prédicateur encore plus étroitement que les autres habitants de l'immeuble, et toute information concernant ses actes ou ceux de sa famille étaient pour lui d'une grande importance.

Mais ce qu'il apprit alors concernant le fils du prédicateur était tout à fait différent de ce à quoi il s'attendait.

La sœur d'Alexei n'avait pas un interlocuteur aussi calme qu'Isabela lorsqu'elle avait rapporté l'incident du chat à son mari, mais il était tout aussi attentif.

Kirstenhanzel n'arrêtait pas d'interrompre la femme et de lui demander de répéter ce qu'elle venait de dire.

– Comment ? Une pierre ? En pleine tête ? Et les yeux ? Il lui a crevé les yeux ? Et il riait ? Il riait vraiment ? demandait-il en se frottant les mains.

Sa sœur continuait à raconter l’histoire et, voyant la joie sincère qu’elle provoquait chez lui, elle s’attardait sur les détails, qu’il écoutait avec avidité.

– C’est la vérité vraie, ce que tu dis. Je vois bien que c’est la vérité nue, dit Kirstenhanzel en acquiesçant. Un aussi jeune garçon, et d’une famille comme celle-ci, qui plus est. Ma foi, si sa folle de mère savait ce que son morveux est capable de faire, elle n’en croirait pas ses yeux, ajouta-t-il en ricanant.

– Mais laisse-moi donc finir, dit sa sœur en l’interrompant. Sa mère est arrivée alors qu’il était en pleine action, justement.

– Vraiment ? demanda Kirstenhanzel, excité.

– Elle était tout essoufflée. Elle s’est mise à lui donner des claques, glissa la sœur.

– Des claques, tu dis ?

– Oui. Et elle a tout de suite voulu sauver le chat. Je l’ai vue faire.

– Elle a voulu le sauver ?

– Oui. Mais il était déjà mort. Le garçon avait bien mené son affaire.

– Ça, on peut le dire.

– Tout ce que je te dis là, je l’ai vu de mes propres yeux. J’étais derrière les rideaux. Je n’en ai pas perdu une miette. Et je me suis dit que tu devrais être au courant.

– Tu as bien raison. Il fallait que je sois au courant ! Dès demain, les gars du Comité dresseront un procès-verbal. Et elle y sera aussi ! La femme du prédicateur ! Je t’en donnerai, moi, des claques !

Et le soir même, alors qu'ils étaient allongés tous les deux, serrés l'un contre l'autre, Kirstenhanzel s'interrompt dans sa besogne pour lui redemander :

– Des claques ? Elle lui a vraiment mis des claques ?

Les années passèrent, Albin grandit.

Évidemment, il n'en resta pas à ce malheureux chat. Faire souffrir et tuer des animaux devint sa grande passion, il prenait un malin plaisir à martyriser tous les êtres vivants qui lui tombaient sous la main et, souvent, à l'école, ses professeurs suivaient ses agissements avec satisfaction et s'empressaient de les signaler au Comité, ainsi qu'autrefois Alexeï Kirstenhanzel. Chez ses parents, cependant, le garçon gardait l'air innocent, de sorte que le prédicateur et Isabela étaient heureux d'avoir un fils exemplaire, et ils étaient convaincus que leurs espoirs seraient couronnés de succès.

Par son apparence, d'ailleurs, Albin ne pouvait que faire la fierté de ses parents : ses yeux magnifiques, sombres mais pleins de franchise, enchantaient tout le monde ; son visage était beau et son sourire tendre.

Et ses parents espéraient que, derrière ces traits, se cachait une âme pure.

Mais le temps passait, et Albin atteignit bientôt l'âge de la puberté.

Quand Albin eut treize ans, vint le jour où il devait se présenter devant le Comité local de sélection.

Le prédicateur et sa femme voyaient cela d'un mauvais œil, mais ne pouvaient rien faire pour l'en empêcher. La convocation d'Albin était aussi irrévocable que toutes les autres décisions des

Comités. Ses parents, cependant, étaient confiants : ils savaient que leur fils ne serait pas admis à cause de son âme sensible ; une telle âme était inutile aux membres du Comité.

Albin était debout dans la salle de réunion qui occupait à présent la fonction de centre de recrutement, aux côtés de quelques douzaines d'autres garçons du même âge que lui.

Il était pressé de voir apparaître le président du Comité local. Il ne l'avait encore jamais vu mais avait beaucoup entendu parler de lui et, même s'il devait cacher la chose à ses parents, il l'admirait.

Il jeta un regard de biais sur les autres jeunes gens. En esprit, il cracha de dégoût. Sur plusieurs visages, il voyait clairement de la répugnance, presque de la peur quant à ce qui allait suivre. Il se demanda : « Pourquoi les convoquent-ils ? Nous n'avons que faire de ce genre de personnes. »

Le président apparut enfin.

Il plut à Albin dès le premier regard, même si c'était en partie dû à une inclination préexistante. Il était grand, son visage était dur et souriant, sa voix forte, et il n'était pas aussi vieux qu'Albin aurait cru : il devait avoir la trentaine.

Il s'appelait Dauer, Alfred Dauer. Il se mit à parler sans détours, ses yeux sévères et scrutateurs plantés sur les garçons qu'il avait devant lui.

– Eh bien, jeunes gens, vous savez tous pourquoi vous êtes ici aujourd'hui. On vous l'a expliqué à l'école, dans les réunions de pionniers, à la maison. Vous savez tous sur quels principes est basée notre société. Et il est malheureux de constater que vous n'êtes pas tous venus de gaité de cœur.

En prononçant ces mots, il balaya du regard presque tous les visages et, malgré le sourire qu'il arborait, ils furent nombreux à sentirent le fardeau que ces yeux leur faisaient porter.

Albin, lui, était impressionné par tout ce que Dauer faisait depuis le premier instant. Lorsque le regard du président se posa sur son visage, il s'efforça d'afficher une expression parfaitement identique à la sienne.

Dauer parut vaguement inquiet. Ses yeux glissèrent rapidement sur le garçon situé à côté d'Albin : il constata avec plaisir que son regard n'avait pas autant de force que celui de son voisin, une force qui l'avait contraint, lui, président du Comité local de dévitalisation, à tourner la tête.

Quand il eut achevé sa revue, il reprit la parole. Cependant, il ne put empêcher ses yeux de glisser plusieurs fois vers le fier Albin, lequel avait bien sûr remarqué le premier mouvement furtif du président.

– Oui, vous n'êtes pas tous venus de gaité de cœur, je le sais. Vous n'avez pas tous été éduqués comme les jeunes gens devraient l'être, de nos jours. Et je ne parle pas de l'école – là-bas, tout va bien, car nous contrôlons directement les établissements scolaires. Je veux dire chez vous, à la maison.

» Car il y a certainement des individus parmi vous – et ne cherchez pas à me faire croire le contraire, vous n'êtes pas les premiers à vous présenter ici – dont les parents sont rétifs à notre ordre social, et ne mènent pas leurs fils à vouloir devenir membre du Parti mondial, à vouloir travailler dans nos Comités. Et c'est très bien ainsi, dit le président, puis il se tut quelques instants.

Albin fut surpris par cette dernière phrase, mais l'explication vint aussitôt :

– Tout le monde n'est pas fait pour diriger. S'il y en a parmi vous qui donnent des ordres, il faut bien qu'il y en ait aussi qui obéissent. Tout le monde ne peut pas être fort. Les faibles ont leur utilité. Et si vous êtes ici aujourd'hui, jeunes gens, c'est justement pour déterminer lesquels, parmi vous, sont forts et les-

quels sont faibles. Je suis certain que vous êtes nombreux à souhaiter devenir membres à part entière de notre société, à voir les choses comme moi et comme les représentants des hauts Comités, y compris le Comité mondial. Et ce sont avant tout ceux-là, parmi vous, que je salue maintenant, même si je sais que je les retrouverai bientôt en cercle restreint, après les examens. Pour l'instant, jeunes gens, je vous dis donc au revoir. Quant à ceux qui ne seront pas sélectionnés, je leur demanderai au moins de ne pas faire honte à leur district et à la société en général.

Dauer n'attendit pas la fin des applaudissements pour quitter la salle.

Ensuite, on rassembla les adolescents par groupes de dix et on les emmena dans les pièces voisines, où les attendaient des psychologues et des assistants avec leurs instruments. C'est là qu'on procédait aux examens.

Alors qu'Albin s'avavançait devant le responsable des psychologues, l'assistant-chef se tourna vers lui. Albin entendit leur conversation :

– C'est lui, chuchota l'assistant.

Le psychologue demanda :

– Qui, lui ?

– Nous avons parlé de lui hier. Vous ne souvenez pas ? Il est fiché chez nous depuis des années.

– Ah oui, bien sûr ! répondit le psychologue en haussant la voix.

– D'ailleurs, le président lui-même l'a remarqué il y a quelques instants. Il a demandé de faire particulièrement attention à lui.

– Excellent. Allons, viens par là, lança le psychologue à Albin, lequel approcha rapidement, gaiement : il savait qu'il serait pro-

bablement parmi les heureux élus ayant l'honneur de recevoir une formation du Centre de dévitalisation.

Albin s'assit sur la chaise qu'on lui désignait et le psychologue prit place en face de lui. Entre eux, il y avait une table basse sur laquelle était posé le matériel nécessaire aux examens. Le psychologue tendit à Albin une paire de lunettes et enfila lui-même une paire similaire.

– Ne bouge pas, suis bien mes mouvements, ordonna-t-il.

Albin s'exécuta. L'assistant était prêt à prendre des notes. Quelques instants plus tard, le psychologue lui dicta ces mots :

– Dix-huit. Non, attendez, oui, dix-neuf, c'est bien ça, dix-neuf points, dit-il en élevant la voix, et sous les quatre angles.

Il changea de lunettes. Quelques instants plus tard, il reprit :

– Sur l'échelle descendante, de treize à onze.

Il retira de nouveau ses lunettes et s'approcha d'Albin, auquel il donna l'ordre de rester assis. Il palpa son crâne de ses doigts délicats et se mit à donner des petits coups dessus :

– Un, un, un. Un partout, dit-il l'air presque surpris.

Il dit ensuite :

– Retire tes lunettes et lève-toi.

Albin obéit.

– C'est bien, c'est très bien, mon petit. Comment t'appelles-tu ?

Mais, avant qu'Albin n'ait eu le temps de dire un mot, il se répondit à lui-même, car il avait consulté le dossier :

– Albin. Eh bien, Albin, penche-toi. C'est ça, encore, voilà, très bien. Et ne bouge plus.

Albin se pencha et sentit soudain que le psychologue appuyait ses doigts sur sa nuque, de part et d'autre.

– Surtout, ne bouge pas ! entendit-il.

Albin, dont la vue s'obscurcissait, resta immobile.

L'assistant observait sa montre. Lentement, l'aiguille des secondes marquait la progression du temps.

Tout à coup, alors qu'Albin sentait qu'il allait perdre connaissance, l'étreinte du psychologue se relâcha et l'assistant déclara, joyeux :

- Un temps magnifique. Cent-vingt-et-une secondes.
- Redresse-toi, Albin, dit le psychologue.

Albin obéit avec plaisir.

– Asseyons-nous un moment, dit le psychologue en s'exécutant. Maintenant, il faut que tu me dises quelque chose. Un petit détail.

Il se tut un instant.

- Veux-tu devenir membre du Parti mondial ?

La réponse à cette question était loin d'être anodine, mais ne devait pas forcément être vraie. À présent, le premier devoir du psychologue était d'observer le candidat et d'évaluer la réaction spontanée exprimée par son visage, son attitude.

Pendant un moment, Albin parut ne pas savoir quoi répondre. Non par indécision : il était surpris qu'on lui propose la chose de but en blanc. Mais il se reprit rapidement et répondit :

– Je suis encore trop jeune. Mais si c'était possible, j'aimerais être membre dès aujourd'hui.

Le psychologue acquiesça, satisfait : il était clair que la réponse était plus que sincère. Il demanda ensuite :

- Et tes parents ? Est-ce qu'ils t'encouragent sur cette voie ?

Albin connaissait les opinions de son père et sa mère, et il savait qu'elles différaient totalement des siennes ; pendant une fraction de seconde, il hésita à avouer la chose – il craignait en effet que l'aveu de leurs réticences ne jette sur lui le discrédit et n'entrave sa future carrière. Puis il se souvint qu'il pouvait très bien mettre à profit ce genre d'éléments négatifs, d'autant plus

que son dossier faisait certainement mention de sa mauvaise éducation. Si bien qu'il se hâta de répondre :

– Chez moi, on ne me comprend pas. Mon père et ma mère sont, en quelque sorte, contre le Parti mondial, et contre moi. Je suis obligé de dissimuler mes préférences devant eux. Ils me limitent sans arrêt, ils tentent de violer mon esprit.

Le psychologue, qui connaissait fort bien la situation grâce au dossier, fut tout à fait satisfait de la réponse et du comportement du jeune garçon. Il se leva avec un sourire.

– Tu peux t'en aller, Albin. Mais reviens avant quatre heures. Il faut que tu sois là pour rencontrer le président du Comité local, Alfred Dauer.

Et, peu de temps après, Albin eut en effet l'occasion de rencontrer personnellement Alfred Dauer, le président du Comité local de dévitalisation. Celui-ci n'était pas seul, bien sûr, mais accompagné d'une petite dizaine de garçons que le Comité avait jugés aptes.

Cette fois, la réunion n'avait pas la solennité de la première convocation. Dauer était bien plus cordial, plus agréable, et ce n'était guère surprenant.

Il était parmi les siens, parmi ceux qui le comprenaient, qui pensaient comme lui et avec qui il allait bientôt collaborer. Parmi ceux qui peut-être, un jour, prendraient sa place.

Les jeunes gens s'assirent autour de lui. Albin choisit une place située juste en face du président. Il vit que Dauer l'avait remarqué, qu'il avait eu une sorte de sourire de connivence, très furtif et clairement destiné à lui seul.

– Alors, jeunes gens, comment se sont passés vos examens ? On n'a pas été trop sévère avec vous ? demanda le président d'un air affable.

Les adolescents répondirent d'abord d'un air gêné, puis ils s'enhardirent peu à peu et posèrent bientôt des questions.

– Le psychologue m'a regardé dans les yeux avec des lunettes, et puis il a dit à son assistant : quinze. Ça veut dire quoi ?

– C'est simple. Le chiffre indique la dureté de ton regard. Ces lunettes spéciales permettent d'éviter toute dissimulation et toute erreur. Un psychologue expérimenté, et nous n'avons ici que des psychologues expérimentés, peut ainsi déterminer avec précision à quelle catégorie chacun appartient.

– Et quinze, c'est beaucoup ? demanda le garçon avec une curiosité avide.

Dauer sourit.

– C'est dans la moyenne, plutôt haute. Allons, ne fais pas cette tête, ne sois pas déçu. Tout le monde ne peut pas être au-dessus de la moyenne. Ne t'en fais pas. Avec le temps, quand tu seras dans notre Centre de formation, il se peut que tu augmentes tes valeurs d'un ou deux points. Et dix-sept, crois-moi, c'est largement au-dessus de la moyenne.

– Et l'échelle descendante, c'est quoi ? demanda un autre garçon.

– Comment dire, répondit Dauer, c'est la même mesure, en quelque sorte, mais d'une autre manière. Moi-même, je ne sais pas exactement quels sont les résultats recherchés. Entre treize sur onze et treize sur dix, je pense. Quels sont les chiffres que le psychologue a dicté à son assistant, pour toi ? demanda le président au garçon qui avait posé la question.

– Seize sur quinze, dit celui-ci.

– Ma foi, c'est correct. Tu feras un très bon agent, rétorqua Dauer pour apaiser l'adolescent.

Puis il poursuivit en s'asseyant confortablement :

– Voilà ce qu’il faut que vous compreniez, les garçons. Sur l’échelle ascendante, à partir de dix, on classe les gens sur lesquels on peut compter activement. Tous ceux qui ont eu plus de dix sont donc ici. Parmi tous les garçons qui étaient convoqués aujourd’hui, vous êtes les seuls à avoir les qualités requises.

» Quinze est la valeur moyenne parmi les élus. Vingt est la plus haute.

» À l’inverse, entre dix et cinq, on trouve des gens qui ne sont pas capables de contribuer de façon active à la direction des affaires mondiales. Mais ils ne posent pas vraiment de problème car ils sont malléables, en quelque sorte. Et puis il y a ceux dont la valeur est inférieure à cinq. Ce sont des individus qu’il faut surveiller, car ils sont susceptibles de se retourner contre la société.

» Évidemment, les individus les plus dangereux, les pires, ce sont ceux dont la valeur est de un sur l’échelle. Mais ils sont rares. Depuis que j’occupe la fonction de président du Comité local, je n’en ai croisé que cinq en tout et pour tout, et l’un d’entre eux était un cas litigieux. Quoi qu’il en soit, il est dangereux de les laisser vivre en toute liberté. C’est pour ça que le Comité de sélection les envoie directement dans les mines.

– Il n’y a pas de valeur zéro ? demanda Albin, pas tant par curiosité que pour permettre au président d’entendre sa voix agréable.

Dauer tourna les yeux vers le beau visage d’Albin, et on aurait dit que ses explications n’étaient destinées qu’à lui. Ils restèrent quelques instants à s’observer mutuellement, puis Dauer détourna le regard, aussi vite que discrètement.

– Théoriquement, c’est possible, bien sûr, répondit-il d’une voix légèrement étranglée. Personnellement, je n’ai jamais ren-

contré aucun individu dans ce cas, et je ne connais personne à qui ce soit arrivé.

Déjà, d'autres questions fusaient. Pourquoi ci, pourquoi ça : les jeunes gens s'intéressaient à tout ce qu'ils avaient vécu pendant cette journée. Dauer leur répondait. Il s'avéra que l'examen qui consistait à rester penché, la nuque serrée, était de même nature que l'examen du regard : il s'agissait de révéler les capacités et la dureté de l'individu ; quant aux petits coups sur la tête, ils avaient un sens que le psychologue pouvait déchiffrer à l'aide d'une grille adaptée.

– Mais, comme je vous l'ai déjà expliqué, le séjour au Centre de formation permet à chacun d'améliorer ses valeurs sous tous leurs aspects, précisa Dauer. Quand vos cinq années de formation seront achevées, vous serez à nouveau soumis à des examens. Et vous serez surpris de voir à quel point vous aurez progressé.

– Il faut avoir quel niveau de dureté pour devenir président comme vous ? demanda l'un des garçons.

– Des valeurs élevées. Dix-sept n'est certainement pas suffisant, répondit Dauer.

Albin en déduisit qu'il fallait au minimum atteindre dix-huit points. Étant donné qu'il avait obtenu dix-neuf points, comme il l'avait compris pendant les examens, son avenir était clair. Mais il savait aussi que, pour occuper des fonctions élevées, d'autres conditions importantes devaient également être remplies. Il se promit de les remplir une à une. Il avait une forte envie de demander à Dauer quel était son niveau de dureté, mais il ne voulait pas avoir l'air de trop s'intéresser à la personne du président, et, comme celui-ci n'avait pas pu soutenir son regard à plusieurs reprises, il comprit que sa valeur devait plutôt tourner autour de dix-huit, pas plus.

Par curiosité, Dauer demanda aux jeunes gens quelle valeur ils avaient eux-mêmes obtenu.

– Et on ne ment pas, dit-il en montrant leurs dossiers. Je peux vérifier immédiatement.

– Onze répondit le premier garçon, comme s’il avait honte.

– Excellent. Tu devrais pouvoir atteindre treize, et on fera de toi un excellent agent, si tu remplis bien sûr les conditions nécessaires, rétorqua Dauer pour le reconforter.

Et il s’avéra qu’il fallait apporter ce genre de reconfort à presque tous les adolescents présents, leurs valeurs étant toujours situées autour de onze points. Deux d’entre eux avaient même une valeur de dix points seulement. Seul un garçon avait une valeur de quinze points. Les autres le regardaient avec une admiration que seul Albin put lui ravir lorsqu’il répondit à son tour, le dernier.

– Dix-neuf, dit-il en ne donnant sciemment à son regard aucune trace de triomphe : on aurait dit qu’il annonçait au monde un détail sans importance.

À cet instant, son regard croisa celui du président.

– Je sais, dit Dauer sans pouvoir le soutenir.

Il détourna les yeux.

– Est-ce que la valeur de vingt est fréquente ? demanda l’un des garçons qui suivait toujours Albin, l’air fasciné.

Dauer se tourna vers lui :

– Vingt points ? C’est aussi rare que zéro point. Très rare.

– Je gagnerai un point pendant mon entraînement, déclara Albin sans ambages.

– J’en suis persuadé, mon garçon, dit à voix basse le président, et, par précaution, il évita de regarder Albin dans les yeux pour ne pas avoir à les baisser à nouveau.

Par la suite, ils discutèrent encore longuement et se quittèrent fort tard. Les garçons qui espéraient devenir d'excellents agents s'en allèrent, puis ce fut le tour de celui qui avait une valeur de quinze points.

Finalement, Albin et Dauer se retrouvèrent seuls.

– Je vais m'en aller moi aussi, dit Albin sans faire un mouvement.

– Attends, reste encore un peu, répondit le président, et la phrase n'était pas prononcée comme une injonction : on sentait plutôt dans sa voix une supplique.

Albin resta assis.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre et semblaient ne pas savoir quoi dire. En réalité, Dauer pensait qu'il n'était pas nécessaire de parler à cet instant et Albin, quant à lui, était trop intelligent pour ne pas sentir ce que le président était en train de lui faire comprendre sans un mot.

Ce dernier se décida enfin à parler.

– Il paraît que tu as grandi dans un environnement défavorable ? C'est vrai ?

– Oui. Maintenant que je connais la situation, j'irai jusqu'à dire que mon père n'a même pas une dureté de regard de cinq, répondit Albin en prenant un air sombre, mais de manière à ce que le président puisse tout de même admirer les doux traits de son visage.

– Voilà qui est triste. Mais nous sommes au courant depuis longtemps. C'est un prédicateur. Si ça ne tenait qu'à moi, la profession serait interdite depuis longtemps. Mais la haute administration considère comme nécessaire qu'il y en ait encore quelques-uns. Car nos activités ont d'autant plus de force, d'autant plus de sens que nous avons des opposants. Dis-moi, comment fais-tu pour tenir bon, face à eux ?

Albin se souvint de la punition qu'il avait reçue la fois où il avait torturé le chat. Par la suite, il s'était comporté de façon à ce que ni le prédicateur, ni sa femme ne puissent formuler le moindre reproche à son égard, et qu'ils le considèrent comme le même genre d'individu faible qu'ils étaient eux-mêmes.

– C'est dur, dit-il en soupirant, l'air abattu. À la maison, tout ce que je ressens, c'est de la détresse et de l'incompréhension sur le plan idéologique. Mais il faut que je résiste jusqu'à ce que je sois en âge de partir.

– Albin, tu es un garçon formidable, répondit Dauer.

Même si son geste était discret, Albin vit qu'il venait soudain s'asseoir un peu plus près de lui.

– Viens, il faut que nous parlions.